

On aura compris qu'il s'agit d'une étude consciencieuse, qui nous fait comprendre les mécanismes qui sont déterminants pour les constructions converses. G.G. a, avant tout, le mérite d'avoir décrit le support *donner* et d'avoir introduit la notion de support converse en français. Les remarques critiques qui vont suivre n'enlèvent rien à l'utilité de l'ouvrage.

1) Les chapitres 1-7 traitant des constructions à verbe support en général, et à verbe support *donner* en particulier s'étendent sur près de 188 pages. Leur intérêt n'est pas discutable, mais ils paraissent trop copieux au lecteur qui s'attend, d'après le titre, à une étude des diverses constructions converses du français, même si l'introduction tente de justifier cette organisation. La description des constructions converses ne commence qu'à partir du 8ème chapitre. De ce fait, l'organisation et le contenu de cet ouvrage suggèrent plutôt un titre plus large comme, par exemple, «Les constructions à verbe support (*donner*) et les constructions converses».

2) La table DR2 comprend des substantifs prédicatifs non reliés à un verbe. Bien que quelques modifications (cf. chap. 5.2.) soient apportées à cet énoncé, il semble difficile de justifier la présence d'un nom comme par exemple *traitement* (il y en a d'autres aussi) dans cette table:

Le médecin a donné un bon traitement au malade
Le médecin a bien traité le malade

3) On ne saisit pas très bien pourquoi, au chapitre 7.4., G.G. utilise la terminologie 'variante itérative', alors qu'auparavant (chap 7.3.) il avait parlé des variantes aspectuelles (inchoatives, duratives, terminatives). Est-ce que la variante itérative n'est pas à considérer comme une variante aspectuelle?

Susanne Nøhr Pedersen

Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Copenhague

Hélène Huot: *La grammaire française entre comparatisme et structuralisme 1870-1960.* Armand Colin, Paris, Coll. Linguistique, 1991. 311 p.

Dans ce livre, Hélène Huot, avec la collaboration de René Amacker, Jacques Bourquin, Jean-Claude Chevalier, Francis Corblin, Jacqueline Pinchon et Marc Wilmet, présente le beau résultat d'une série de conférences qui ont été données durant l'année 1987 à Paris VII et qui avaient pour objectif de caractériser une période de la linguistique française (de la fin du XIX^e siècle, l'époque du comparatisme, à 1960), en faisant le portrait de huit prestigieux grammairiens français.

La période choisie représente dans l'histoire de la linguistique des évolutions remarquables: c'est surtout la période de la réception de Saussure et d'Antoine Meillet, et, c'est généralement, une période de renouvellements radicaux des sciences humaines.

Les grammairiens présentés – Clédat, Brunot, Bally, Damourette et Pichon, Guillaume, Tesnière, Gougenheim – sont des linguistes dont les noms sont bien connus aujourd'hui mais dont les œuvres et, encore moins, les vies, en opposition avec leur importance de base pour la linguistique contemporaine, sont peu étudiées.

Les portraits des auteurs sont précédés d'une *Présentation* (p. 7-10) par l'éditrice et d'un *Panorama bibliographique* (p. 11-24) qui, dans l'ordre chronologique, énumère les travaux de linguistique française plus importants de la période, en offrant ainsi au lecteur des points de repères très utiles. De même, les différents exposés sont suivis d'une bibliographie linguistique de l'auteur en question.

Léon Clédat (1850 – 1930) et la Revue de Philologie Française (p. 25-72) est présenté par Jacques Bourquin. Léon Clédat, élève de Gaston Paris et fondateur de la *Revue de Philologie Française*, dans son œuvre grammaticale s'est concentré sur la langue contemporaine parlée et sur *l'usage*: selon L.C. «le grammairien est un linguiste qui observe, décrit et explique l'usage» (p. 48), attitude scientifique qui est significative pour les écrits et l'engagement de L.C. dans le débat de la *réforme orthographique*. J.B., à juste titre, souligne l'audace de L.C. par rapport à ses contemporains. On sait que L.C. était en contact avec trois éminents linguistes danois: Otto Jespersen, Kr. Sandfeld (cf. G. Skytte, *Kr. Sandfeld*, København 1991, p.p. 31, 38-39) et Kr. Nyrop (cf. L. Clédat, *Manuel de Phonétique et de Morphologie Historique du Français*, 1917, Préface). Peut-être serait-il fructueux d'explorer la portée de ces contacts, établis déjà avant 1900.

A Jean-Claude Chevalier, spécialiste de Brunot et de l'histoire de la linguistique, auteur d'une série de publications sur ce sujet, à partir de la monumentale *Histoire de la Syntaxe*, Genève 1968, 776 p., a été confié l'exposé sur *Ferdinand Brunot (1860 – 1937) La Pensée et la Langue* (p. 73-114). Ferdinand Brunot était d'une érudition exceptionnelle, philologue et grammairien, mais aussi spécialiste de littérature. Pour présenter et expliquer au lecteur moderne *La Pensée et la Langue. Méthodes, principes et plan d'une théorie nouvelle du langage appliqué au français*, Paris 1922, 956 p., chef-d'œuvre difficile d'accès, «une très étrange mixture, mixte de tradition et de novation, produit d'une passion sociale et politique, élaborée pendant quarante ans de la République des professeurs» (p. 74), il fallait justement un spécialiste avec une profonde connaissance de l'histoire de la philosophie et de la linguistique, capable de situer F.B. dans le cadre de l'épistémologie des grammairiens français.

Dans le chapitre *Charles Bally (1865 – 1947) et la «Stylistique»* (p. 115-155), René Amacker a choisi de montrer surtout «ce qu'est la 'stylistique' de Charles Bally et quelle en a été l'évolution», en omettant – ou presque – sa linguistique générale «parce qu'elle [la stylistique] constitue tout entière un pan essentiel de la linguistique française du premier tiers de notre siècle et parce qu'il s'agit d'un domaine aujourd'hui plus connu des littéraires que des linguistes, qui risquent par conséquent d'avoir un prétexte pour le négliger» (p. 115). La constante préoccupation de l'application didactique de ses idées, essentielle dans l'œuvre de C.B., est soulignée dans l'exposé de R.A.

Un des grands mérites du livre est l'attention prêtée à la *biographie* des grammairiens: dans les cas où la biographie de *l'homme* peut servir à une meilleure compréhension des idées de *l'œuvre*, les auteurs y recourent.

Ainsi, dans le chapitre sur *Jacques Damourette (1873-1943) et Edouard Pichon. Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française.* (p. 155-200), écrit par Hélène Huot, les renseignements biographiques deviennent un moyen pour mieux saisir le message compliqué de cet étrange «couple» de la linguistique française, coauteurs d'une œuvre gigantesque en 7 tomes, publiés de 1930 à 1950, qui comprennent plus de 4000 pages. En effet, les deux auteurs, oncle (Damourette) et neveu (Pichon), sont de formation non-linguistique: Damourette, qui, malade très jeune, a dû interrompre ses études, est sans emploi salarié, et Pichon est médecin et spécialiste de la neuropsychiatrie infantile (et parmi les fondateurs de la Société Psychanalytique de Paris dans les années 25-30). Vu les idées extraordinaires des auteurs, l'accueil fait à cette œuvre par le monde linguistique professionnel devient d'un intérêt particulier pour les recherches de l'histoire de la linguistique: l'annexe des comptes rendus est extrêmement appréciable.

Il est significatif que presque tous les grammairiens de la période décrite prennent position sur les idées saussuriennes. Tandis que D. et P. expriment leur contestation explicitement en intitulant un paragraphe de leur œuvre «*Le signe n'est pas arbitraire*» (le débat qui en résulte est brièvement résumé par H.H.), Gustave Guillaume, décrit par Marc Wilmet dans le chapitre V *Gustave Guillaume (1883-1960) et la psychomécanique du langage* (p. 201-225), fort admirateur de F. de Saussure, a réinterprété la célèbre équation de celui-ci: *Langage = Langue + Parole*, en la rectifiant ainsi: *Langage = Langue + Discours* («terme plus souple, englobant toutes les manifestations non seulement orales, mais scripturales, picto-graphiques, gestuelles ou mentales» p. 206). La théorie structuraliste chez G.G. est centrée sur la *psychomécanique*: selon G.G., la *Langue* préexiste au *Discours*. *L'acte de langage* présuppose un mouvement de pensée, le *temps opératif*. Cette théorie a été appliquée par G.G. avec succès sur le problème de l'*article*, conçu «comme un *actualisateur* grâce auquel s'accomplit le passage du *nom en puissance* au *nom en effet*» (p. 207).

La connaissance d'un grand nombre de langues et la préoccupation didactique caractérisent d'une façon positive la linguistique de L. Tesnière, décrite d'une manière très claire par Francis Corblin dans le chapitre *Lucien Tesnière (1893-1954) Eléments de syntaxe structurale* (p. 227-256). L'œuvre originale et brillante de L.T., qui n'a pas bénéficié de l'attention qu'elle mérite, comprend des éléments et des conceptions qui figurent dans les théories linguistiques plus récentes. Remarquable chez T. est l'approche *hyper-lexicale* de la syntaxe: le modèle de T. repose sur la connexion de centres *lexicaux*, tandis que des catégories comme *groupe nominal*, *groupe verbal*, etc. sont négligées. En relevant l'originalité de L.T., F.C. finit par cette conclusion: «En fait, ils [les *Eléments*] définissent une voie conséquente d'approche lexicale de la syntaxe dont les propriétés originales n'ont été que très faiblement aperçues, et dont la formalisation et l'exploration systématique pourraient profiter à la théorie linguistique, ses développements récents ayant précisément mis à l'ordre du jour une approche beaucoup plus lexicale de la syntaxe» (p. 248-249).

Le dernier chapitre du livre *Georges Gougenheim (1900-1972) Traditionalisme et Modernité* (p. 257-311), écrit par Jacqueline Pinchon, note la variété des intérêts de Gougenheim, linguiste polyvalent, qui se défend d'opposer philologie et linguistique et s'en prend aux structuralistes qui excluent l'étude du sens du champ de la linguistique.

La lecture terminée, on peut s'interroger sur l'opportunité du choix des grammairiens présentés. Il n'y a pas de solution idéale, mais je pense qu'on peut approuver, sans hésiter, les choix concrets. Cependant, on pourrait peut-être se plaindre de l'absence de l'une des figures originales et fascinantes de la linguistique française. Je pense à Emile Benveniste, figure centrale par ses rapports avec le structuralisme et par l'exemple et l'inspiration qu'elle a donné à la postérité.

Pour conclure, j'aimerais exprimer mon admiration pour l'initiative qui a donné naissance à cet ouvrage, dont la composition est cohérente, ce qui est rare dans les œuvres collectives, sans doute grâce au sens de l'organisation de l'éditrice. Je recommande vivement la lecture de ce beau travail, qui porte sur une période importante de la linguistique française.

Gunver Skytte
Université de Copenhague

Claude Muller: *La négation en français. Syntaxe, sémantique et éléments de comparaison avec les autres langues romanes.* Droz, Genève, 1991, 470p.

La négation représente un sujet intarissable, en linguistique comme en logique, en philosophie comme en psychologie et dans bien d'autres disciplines voisines. Rares sont les sujets linguistiques qui ont fait couler autant d'encre, ce qui n'empêche que même des questions fondamentales concernant sa définition et ses fonctions restent à débattre. *La négation en français* par Claude Muller rejoint ainsi une longue et honorable tradition en linguistique. Et cette œuvre y occupera une place de choix. En effet, elle est le résultat d'un véritable tour de force. Là où certains n'abordent que les aspects logiques, d'autres que les règles syntaxiques et d'autres encore que la valeur pragmatique, Muller se propose d'examiner les rapports entre tous ces «niveaux». Et là où certains de ses prédécesseurs se sont contentés de décrire les multiples fonctions de la négation, Muller exploite sa description minutieuse des faits pour tenter des explications. Or, il ne se situe dans aucune théorie particulière. Etant donné que toute théorie, d'après Muller, tend à contraindre, voire à empêcher, l'adéquation descriptive, sa visée est de minimiser l'impact de la théorie afin de ne pas trahir la réalité linguistique. Sa démarche sera d'«adopter aussi souvent que possible des hypothèses minimales, et d'accepter des hypothèses non formalisables» (p. 3). D'autre part, il s'efforce de rester aussi syntaxique que possible. Tentons de voir s'il est possible de garder cet équilibre fragile entre théorie et empirie.

L'ouvrage se compose d'une section préliminaire suivie de huit chapitres répartis en trois parties. La première de celles-ci aborde la problématique générale de la négation, alors que la deuxième considère de plus près les différents opérateurs de la négation et que la troisième examine ce que Muller appelle la négation liée. Chaque chapitre présente des analyses poussées des données empiriques pour en proposer des explications. On trouvera à la fin une bibliographie copieuse et un index des termes.

Muller part de cette observation que l'on doit exiger de la grammaire du grammairien qu'elle soit «tant soit peu en adéquation avec la grammaire du locuteur» (p. 5). En conséquence de cet aveu épistémologique, le linguiste ne peut se permettre de poser une syntaxe arbitraire : il doit tenter de lier la syntaxe au sens. C'est pour cette